

La *TRIBUNE RÉPUBLICAINE*, Hanoï bimensuel de la SFIO

M. Louis Caput répond... de *la Tribune*
par C.L. Achard
(*Chantecler*, 29 mai 1938, p. 4)

www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/Chantecler-Hanoi.pdf

M. le grand leader socialiste tonkinois, L. Caput, n'est pas content du compte rendu de la manifestation qu'il avait organisée le 1^{er} mai en accord avec le chef du gouvernement local, paru dans « Chantecler », ni de celui de mes confrères quotidiens d'ailleurs.

Et, pour le dire à tous, il change de tribune ; de celle de la Foire — où Il était cependant bien à sa place —, il passe à celle de la Revue, où il étale copieusement ses théories bi-mensuellement : la *Tribune républicaine*.

Il est entendu que celui qui fréquente si assidûment la tribune devrait être considéré comme un « tribun ». Et c'est justement ce qui exaspère cet homme, si fidèle à ses conceptions du bonheur à donner aux masses populaires, c'est qu'on se refuse à le prendre au sérieux, sauf dans le cercle de ses amis, où se trouvent de braves gens réellement et très sincèrement convaincus : ceux-là, je les connais ; ils ont mieux que mon estime,...ma vive amitié.

Mais, hors de ce cercle, l'immense majorité des Français se contente de l'observer curieusement comme une sorte de phénomène.

Moi, je lui trouve l'allure d'un comédien d'envergure, mais monotone, morose : je lui préfère en tout cas Raimu, et même Fernandel.

Deux types cependant qui ont élevé l'art du m'as-tu-vuisme jusqu'aux limites de la stratosphère.

Je ne pense pas que M. L. Caput puisse jamais aller au delà, malgré les remarquables dispositions qu'il nous à montrées à plusieurs reprises.

Dans la *Tribune républicaine* du 16 mai, il m'a réservé exactement trois pages et demie de texte serré.

Dans ce débordement de ses forces intellectuelles, il n'y a réellement pas trace de la paresse intellectuelle congénitale, dont il m'accuse, en me refusant même l'excuse de l'âge. On constate, en effet, qu'il a produit un effort, dont il y a lieu de tenir compte malgré qu'il ait mis 15 jours à parachever son œuvre..., selon les conseils de Boileau.

Pendant ce laps de temps, s'il faut l'en croire, je travaille avec des ciseaux, un pot de colle et un pinceau.

C'est possible, si, comme lui, on ne tient pas compte des 3 ou 4 articles que je donne à chaque numéro ; et sur des sujets parfois si différents que cela devient de l'éclectisme épuisant pour un homme de mon âge.

Mais que ce soit avec les ciseaux, le pinceau, la colle ou la plume..., je travaille la nuit presque autant que la jour, parce que je dois travailler pour faire vivre ceux dont j'ai assuré la charge, à un âge où M. L. Caput jouira, lorsqu'il l'aura atteint, d'une grasse retraite acquise depuis longtemps. Il l'aura gagnée par de nombreuses années d'un repos apaisant sous le ventilateur d'un vaste bureau où il pratique la formule du moindre effort.

Situation particulièrement favorable à la méditation et à l'analyse des misères des autres qu'il consigne dans ses articles de la *Tribune républicaine*.

Si M. L. Caput ne vise, en moi, que le journaliste aux théories odieuses, personnifiant le colon d'autrefois, le conquérant jaloux de ses prérogatives et privilèges¹, je l'assure que je ne vois et ne veux voir en lui qu'un fonctionnaire largement rétribué, vivant comme un petit maire de Palais, mais se mettant vraiment trop en évidence pour que je puisse croire à ses vertus de politicien philanthrope et à la sincérité de la pitié qu'il éprouve à observer la misère et les souffrances du « travailleur ». Et je n'y crois pas, parce que, pour comprendre vraiment les souffrances et les besoins de l'humble travailleur, il faut d'abord travailler et avoir connu la misère.

Il ne s'agit pas de faire des rêves d'intense démagogie tout un mois et, en fait de date, n'en f... qu'une : celle du mandat qu'on touche à la fin du mois, pour se dire travailleur.

Un vieux docteur, pour qui je professe autant de vénération que de sympathie, m'affirmait tout récemment que M. L. Caput était un convaincu. et que la manifestation du 1^{er}-Mai — contrairement à ce que j'en ai dit — a été une très habile manœuvre politique. J'avais fait mes notes d'après un reporter ; car je n'ai jamais prétendu que j'y assistais et il n'y a eu nulle imposture de ma part, comme il m'en accuse.

Je ne discuterai donc pas sur les erreurs qui s'y trouvent : je les accorde généreusement à M. L. Caput, pour lui donner l'occasion. dont il paraît avoir grand besoin, de faire de l'esprit facile à ce sujet.

Ma « forte impersonnalité », ainsi qu'il s'exprime, en empruntant le terme à M. Paul Reynaud, ne l'intéresse pas du tout, affirme-t-il.

Si par contre, je m'intéresse à la sienne, au moins aussi forte, c'est parce que j'estime, et je le répète, que ses agissements de fonctionnaire politicien. sont l'effet d'un désir d'arrivisme, habilement caché sous les apparences de la bonne foi et de la sincérité, et qu'il outrepassé, en se mettant ainsi en évidence, dans des circonstances si critiquables, les droits que tout homme libre ne peut plus intégralement invoquer, lorsqu'il a accepté, de son plein gré, ses moyens d'existence d'un gouvernement qu'il s'est implicitement engagé à servir loyalement.

Ça, ce n'est pas de la politique : c'est de la simple honnêteté.

Si vous voulez vous produire « coram populo » [devant le peuple assemblé] pour y faire l'éducation des masses, en vulgarisant vos dangereuses théories, passez dans les rangs des travailleurs ; gagnez ainsi votre indépendance. Et vous pourrez alors, cher Monsieur, mettre votre responsabilité en parallèle avec la mienne.

Car vous êtes plaisant lorsque vous parlez de responsabilité à un homme comme moi qui, pendant plus de 50 ans, n'a jamais cessé d'engager la sienne à fond. Ce qui demande quelque courage, dans un pays comme celui-ci, où les pelures de banane sont si abondantes.

Car enfin, on peut se demander en quoi consiste cette responsabilité que vous revendiquez si tragiquement, avec des « trémolos » dans la voix. à la façon de Sacha Guitry.

Pensez-vous que vous trouverez beaucoup d'imbéciles pour y croire, alors qu'on sait maintenant que vous avez, le 1^{er}-Mai, servi les vues du gouvernement même, et que vous avez surtout obéi aux suggestions du très haut fonctionnaire qui veille à votre avancement, en vous portant, peut-être au choix, sur le prochain tableau.

Vous remarquerez que, jusqu'ici, je ne répons qu'à vos attaques et vous retourne aménité pour aménité.

¹ Dans le n° de *Chantecler* du 28 mars 1937; Achard s'indigne qu'un membre annamite et un membre chinois du comité de la Société des courses aient pu voter des mesures disciplinaires contre des Français et des poursuites judiciaires contre lui-même (A.L.).

C'est parce que veux régler ces petits détails avec vous, avant de développer mon point de vue et dire pourquoi — les yeux fixés sur le passé, en remontant cinquante ans en arrière, je prétends que votre œuvre est néfaste.

Un tel développement nécessite de la place. Celle-ci est mesurée.

Je reprendrai donc la question dans un très prochain article.

Quelques observations encore pour finir. Vous êtes riche en inconscience ; mais vous manquez aussi de décence, lorsque vous maltraitez M. René Robin [précédent gouverneur général], votre maître hier, devant lequel vous vous teniez silencieux à plat ventre.

Là encore, votre responsabilité s'affirme lorsque le danger a disparu.

Je ne m'en étonne pas ; je constate que vos grands chefs, d'aujourd'hui (MM. J. Brévié et Y. Châtel [nouveaux gouverneur général et résident supérieur au Tonkin]) font montre d'une certaine originalité. en vous laissant ainsi parler de votre chef de la veille.

Ce sont des mœurs nouvelles

Je dois cependant avouer que je m'en f... littéralement.

Parce que, moi, lorsque j'ai eu quelques vérités à dire à M. R. Robin, je n'ai pas attendu qu'il soit parti.

Et le point final.

Vous vous êtes efforcé de vous méprendre sur le sens d'une phrase où je voulais simplement prévoir que vous ne seriez plus là probablement, si, un jour, les Français devaient prendre le fusil pour se défendre, contre un mouvement d'émeute que l'histoire du Tonkin nous autorisera à craindre longtemps encore. Et vous nous parlez de votre conduite sur le front.

Je suis heureux d'avoir pu vous fournir cette occasion d'apprendre aux populations sidérées que vous fûtes un héros, ce qu'elles ignoraient évidemment.

Mais vous avez tort de prétendre que si une telle émeute se produisait, je descendrai aussitôt à la cave.

En outre de ce qu'il s'agit là d'une acrobatie qui peut donner quelques satisfactions à ceux dont la jeunesse, comme la vôtre, reste ardente, mais qui ne sont plus de mon âge depuis belle lurette, votre phrase prouve que vous ne connaissez pas l'histoire du Tonkin. Vous sauriez, sinon, que j'ai eu à lutter jadis contre des adversaires auprès desquels vous faites simplement figure d'un pygmée.

Tout aussi peu heureux avez-vous été en écrivant que, trop vieux pour me battre pour la patrie en 1914, je continuai tranquillement à jouer au satrape en Indochine.

[Et Achard rappelle une nouvelle fois son travail de cadastrage et de fabricant de produits chimiques]

C'est cela que vous appelez continuer à vivre en Satrape ?

La suite à un prochain numéro.

Les Pages rouges de l'histoire de l'Indochine
(*Chantecler*, 12 juin 1938, p. 3)

Pour avoir dit que la manifestation du 1^{er}-Mai, à Hanoï, autorisée par la résidence supérieure dans une intention de sens politique qui a paru habile à certains, constituait une maladresse et peut-être une erreur dont on pourrait regretter les effets à retardement, je me suis fait agoniser de sottises par le leader socialiste local, L. Caput, qui n'aurait certainement pas élevé si haut la voix, s'il ne s'était pas senti soutenu par M. le résident supérieur Châtel.

J'ai manifesté ma très vive surprise d'avoir lu, noyées dans les trois pages qui m'étaient destinées, des observations incorrectes, presque injurieuses, à l'égard du prédécesseur de M. J. Brévié, le gouverneur général René Robin.

Et ma surprise a atteint un degré de stupéfaction en constatant que ni M. J Brévié ni M. Châtel n'avaient relevé, comme elle le méritait, cette insolence, publiquement manifestée, d'un fonctionnaire, que les convenances et le respect de la hiérarchie obligeaient à beaucoup plus de discrétion.

J'ai dit que j'expliquerais pourquoi j'estimais que l'action politique de M. Caput constituait une œuvre néfaste et dangereuse.

On a, en Indochine, la mémoire un peu trop courte et on y fait preuve parfois d'une curieuse insouciance. Les leçons du passé y sont vite oubliées.

Et le rôle du journaliste qui les rappelle n'est pas précisément agréable à tenir. Le moins qui lui arrive est de s'entendre qualifier de grotesque Cassandre, au sexe près.

J'estime qu'il vaut mieux craindre sans raison, que se préparer d'amers regrets dans l'avenir, cet avenir que nulle puissance humaine ne peut prévoir.

L'optimisme béat est peut-être un moyen, pour certains caractères indécis, de trouver une facile excuse pour éviter de dire leurs soucis.

Il y a quarante et un ans — en décembre 1897 —, j'ai été le témoin de l'attaque de Haïphong, ayant été éveillé à 3 h. du matin pour suivre le peloton d'infanterie de marine qu'on venait d'alerter et qui se dirigeait au pas gymnastique vers la route du Lach-tray et vers la prison où quelques milliers d'émeutiers s'agitaient, menaçant Haïphong, encore endormie — affaire Ky Dong ².

J'ai également assisté aux événements de 1898 et de 1908, à Hanoï (affaire de l'empoisonnement des soldats casernés dans la citadelle.)

Je faisais partie de la bande, menée par le grand Dubois et le petit Vergriète, qui a pris d'assaut le palais de l'avenue Puginier pour aller mettre en demeure le gougal p.i. Bonheure de faire quelque chose alors que celui-ci paraissait s'endormir dans les délices de Capoue.

J'ai suivi de très près les phases de la campagne contre le Dé-Tham, qui respectait, d'ailleurs, la vie des Européens.

Beaucoup plus près de nous se placent les sanglants événements du Nghê-An et du Nghê-Tinh, encore trop récents pour être oubliés de tous.

Puis les agissements du V.N.Q.D.D. — Viêt-Nam-Quoc-Dân-Dang — qui eurent leurs tragiques échos à la cour criminelle.

Mon confrère « le Moniteur d'Indochine », dans son numéro du 27 février dernier, donne des extraits de l'officiel et grave *Rapport sur la situation administrative, économique et financière du Tonkin*, où se trouvent consignés les faits, de cette époque, qui marque de *Pages rouges* l'histoire du Tonkin. Et notamment les événements de la nuit du 9 au 10 février, à Yên-Bay, où les casernes furent attaquées, avec la complicité active d'une partie de la garnison exclusivement composée de tirailleurs.

Nous reproduirons une partie de l'article de ce confrère dans notre prochain numéro ; et ce, à titre de memorandum.

On y lira avec un intérêt rétrospectif le passage du rapport de M. René Robin, qui faisait alors l'intérim de gouverneur général et qui sut prendre les énergiques mesures nécessaires pour arrêter un mouvement d'insurrection, dont l'importance, à peine soupçonnée jusque là, se révélait chaque jour dans des proportions déconcertantes.

Cela valut à M. René Robin l'épithète de « bombardeur de Co-Am », village du Đông-Triêu, où s'était réfugiée la bande des assassins et pilleurs des huyêns de Phu-duc et Vinh-bao.

C'est à ce point d'histoire que M. Caput s'est permis de faire allusion, en rappelant l'épithète susmentionnée.

² J'étais, à ce moment-là, rédacteur en chef du *Courrier d'Haïphong*, direction de Dupuy et d'Autran.

Il aurait pu laisser à d'autres l'occasion de manifester une tardive indignation qu'il avait, lui, si aisément maintenue secrète, tant que M. René Robin gouvernait l'Indochine.

Chez nos confrères
(*Chantecler*, 1^{er} octobre 1939, p. 3)

On nous informe que la revue la *Tribune républicaine* va cesser de paraître pendant quelque temps, probablement la durée de la guerre, par suite de l'indisponibilité de la plupart de ses collaborateurs mobilisés ou en instance de départ.

Nous ajoutons, nous, que l'heure n'est d'ailleurs plus à la défense de l'idéologie de l'extrême gauche ; mais seulement à la défense nationale, qui doit réunir tous les efforts, toutes les énergies et tous les dévouements.

La politique a déjà fait assez de mal comme cela en Indochine. Il est temps de s'en débarrasser.
